

« RECONSTITUER UN TEMPS COMMUN »
POUR « SAUVER QUELQUE CHOSE DU TEMPS
OÙ L'ON NE SERA PLUS JAMAIS »...
MODALITÉS ET ENJEUX DE L'INSCRIPTION
DU RAPPORT AU TEMPS DANS LES ANNÉES (2008)
D'ANNIE ERNAUX

Isabelle Charpentier
Maître de Conférences, (HDR)
Université de Versailles
Saint-Quentin-en-Yvelines (France)

Résumé

Avec Les Années (Gallimard, 2008), c'est « de l'extérieur » qu'à 68 ans, l'écrivaine française Annie Ernaux, cherchant à fixer le temps qui fuit, raconte sa vie et, indissociablement, celle « des autres », ses contemporains, sur plus d'un demi-siècle. Formellement complexe et novateur dans sa conception, ce récit sur le temps et la mémoire affiche l'ambition de rendre palpable l'histoire sociale d'une époque en la passant au tamis d'un « je » omniprésent, mais qui semble pourtant constamment nié. En construisant, avec cette « autobiographie impersonnelle » et « collective », une sorte de récit de vie sans « vécu », Ernaux évoque la période de sa propre existence non sous l'angle de sa vie personnelle, mais en effectuant une radioscopie objectivante de l'évolution de la société de son temps. Issu d'un long cheminement littéraire et intellectuel, le récit repose aussi sur une réflexion sociale et politique quant au rôle et à la forme de l'écriture. Avec cet opus, acclamé par la critique littéraire, Annie Ernaux cherche à marquer durablement sa différence esthétique, en proposant une voie(x) nouvelle et distinctive, entre littérature et sociologie.

Mots-clés : Annie Ernaux, Les Années, temps et mémoire, auto sociobiographie, littérature et sociologie

Abstract

With The Years (Gallimard, 2008), it is from « outside » that French writer Annie Ernaux, trying to fix the fleeting time, recounts her life and, inseparably, those of « the others », her contemporaries, over half a century. Formally complex and innovative in its form, this story about time and memory displays the ambition to make palpable the social history of France since the Second World War, using an ubiquitous autobiographical « I », which, however, seems consistently denied. Building, with this « impersonal » and « collective » autobiography, a kind of life story without « lived experiences », Ernaux evokes the period of her own existence not in terms of her personal life, but by proposing an objectifying view of the changes which French society has undergone since the 1940s. At the end of a long literary and intellectual work, the story is also based on a social and political reflection on the role and form of writing. With The Years, acclaimed by literary critics, Ernaux continues to mark her aesthetic difference, offering a new and distinctive path/voice, between literature and sociology.

Keywords: Annie Ernaux, The Years, Time and memory, Autosociobiography, Literature and sociology

C'est par une citation d'Ortega Y Gasset qu'Annie Ernaux, alors âgée de 68 ans, inaugure en 2008 son nouveau récit publié dans la collection Blanche chez Gallimard, *Les années* : « Nous n'avons que notre histoire et elle n'est pas à nous », appuyée par un extrait de Tchekhov : « On nous oubliera. C'est la vie, rien à faire. Ce qui aujourd'hui nous paraît important, grave, lourd de conséquences, eh bien, il viendra un moment où cela sera oublié, où cela n'aura plus d'importance. » Ces épigraphes énoncent d'emblée le principe de la démarche d'écriture, tandis que les phrases qui respectivement ouvrent et clôturent l'ouvrage en précisent le projet : « Toutes les images disparaîtront. [...] Sauver quelque chose du temps où l'on ne sera plus jamais. » (Ernaux, 2008a, 11 et 242) On y trouve dévoilée la « (ré)solution scripturale » de l'écrivaine de « conjurer la perte » (Ernaux, 2007), le temps et la mort, dans la droite ligne des ouvrages précédents, mais en s'autorisant désormais une ampleur et une ambition nouvelles : le récit couvre en effet soixante ans, de la période d'enfance de l'auteure dans l'immédiat après-guerre — née en 1940, Annie Ernaux a grandi dans la modeste épicerie-café que tenaient ses parents, anciens ouvriers d'origine paysanne, dans la petite ville normande d'Yvetot (Charpentier, 1999) — jusqu'en décembre 2006, en pleine campagne pour l'élection présidentielle. Fusionnant mémoire individuelle (autobiographie) et mémoire collective, historique (historiographie), c'est « de l'extérieur » que

l'écrivaine cherche à raconter sa vie et, indissociablement, celle « des autres », ses contemporains, sur plus d'un demi-siècle.

Formellement complexe et novateur dans sa conception, ce « récit-fusion » sur le temps et la mémoire ne constitue pas un document d'histoire contemporaine, ni un roman, ni même des mémoires au sens traditionnel du terme, plutôt des « mémoires au pluriel, celles de gens » (Ernaux, 2008b, 85) et non celle de l'auteur. Il affiche clairement l'ambition de rendre palpable l'histoire sociale d'une époque en la passant au tamis d'un « je » omniprésent, mais qui semble pourtant constamment nié. En construisant une sorte de récit de vie sans « vécu », Annie Ernaux évoque la période de sa propre existence non sous l'angle de sa vie personnelle, mais en effectuant une radioscopie objectivante de l'évolution de la société de son temps, avec les changements de comportements, de modes de vie, de croyances collectives et de langage qui l'accompagnent.

Dans le récit lui-même, comme dans les nombreuses interviews qu'elle accorde dans la presse à sa sortie, l'écrivaine explique que ce sont tout à la fois la perte du « sentiment d'avenir » (Ernaux, 2008a, 236) et un nouveau « sentiment d'urgence » (Ernaux, 2008a, 237) de fixer ce qui fuit, de laisser une trace de soi qui soit indissociablement une trace des autres, qui ont rendu vitale l'élaboration de ce que, dans ses brouillons, elle qualifie explicitement d' « autobiographie impersonnelle » (Ernaux, 2008a, 240) et « collective » — qui inclurait, prolongerait et dépasserait les précédentes —, alors « encore à l'état d'ébauche et de milliers de notes, qui double son existence depuis plus de vingt ans » (Ernaux, 2008a, 237). Déplaçant par ses recherches formelles les lignes de l'autobiographie traditionnelle, maniant de mieux en mieux l'art du paradoxe générique, Annie Ernaux se joue aussi de plus en plus des frontières entre deux genres pourtant traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie (Lepenies).

Quel nouveau label générique l'écrivaine cherche-t-elle à imposer avec ce « récit total » ? Comment en met-elle en scène la généalogie ? Par quelles modalités d'écriture a-t-elle résolu les questions formelles inhérentes à ce projet esthétique singulier, qui tend à faire « ressentir le passage du temps en elle et hors d'elle, dans l'Histoire » (Ernaux, 2008a, 158), sans tomber dans l'écueil nostalgique ? Quels choix stratégiques cruciaux se sont imposés pour la narration ? Quel type de pacte de lecture Annie Ernaux souhaite-t-elle ainsi instaurer ? Après trente-cinq ans de carrière littéraire, comment et pourquoi, par de tels procédés, l'écrivaine cherche-t-elle à marquer durablement sa différence esthétique, à proposer une voie(x) nouvelle, littérairement distinctive ? Ce sont ces quelques questions que nous nous proposons ici d'éclairer.

45

1. Du « récit transpersonnel » (*Journal du dehors* – 1993) à l'« autobiographie collective » (*Les années* – 2008) : l'imposition de labels stratégiques

Refusant opiniâtrement de se laisser enfermer dans un label générique pré-établi ou une école (« naturalisme », « populisme », « écriture féminine », « autofiction »...), Annie Ernaux préfère parler de « formes » pour qualifier ses récits successifs. La quête d'une forme « juste » pour ses textes étant, depuis son entrée en écriture au milieu des années 70, au cœur même de sa réflexion indissociablement littéraire, sociale et politique, elle en est venue à inventer les labels de « récits transpersonnels » ou encore d'« ethnotextes » pour évoquer spécifiquement ses deux journaux « extimes » : *Journal du dehors* paru en 1993 et sa suite, *La vie extérieure*, publié en 2000 (Charpentier, 2011).

Dans ces deux ouvrages brefs détournant la forme consacrée du journal intime, Annie Ernaux rapporte des comportements sociaux banals saisis au hasard des rencontres dans les points névralgiques de Cergy où elle réside depuis 1975, dans les supermarchés ou les trains de banlieue. S'y ajoutent des graffiti lus sur les murs, des slogans publicitaires ou des propos d'actualité rapportés dans les médias. Ces scènes fugaces de la vie quotidienne ordinaire et autres bribes de paroles d'anonymes traditionnellement occultés dans la littérature contemporaine ont été transcrites de façon intermittente lors des années concernées, sous forme de séries d'entrées brèves et éparses juxtaposées dans des carnets, sans architecture logique apparente autre que chronologique et, précise l'écrivaine, « sans projet particulier au départ, et sans la moindre idée de publication » (Ernaux, 1993a, 22). Spécifiques par leurs choix thématiques affichant nettement une dimension sociale et politique, ces fragments sont énoncés dans un style minimaliste, volontairement dépouillé d'effets littéraires, caractéristique depuis *La place* (Ernaux, 1984) de l'expression singulière de l'écrivaine. La modification de la posture d'écriture initiée lors de la rédaction de ce premier récit à la première personne, qui la fait connaître en obtenant le prix Renaudot, constitue en effet la seule rupture qu'Annie Ernaux reconnaisse dans son œuvre : « ce livre a inauguré [...] une posture d'écriture, que j'ai toujours, exploration de la réalité extérieure ou intérieure, de l'intime et du social dans le même mouvement, en dehors de la fiction. [...] Depuis, il n'y a pas eu de changement majeur, j'ai creusé le même trou », affirme-t-elle ainsi en 2003 (Ernaux, 2003, 36). Refusant tant la complaisance romanesque que « la poésie du souvenir » (Ernaux, 2008c), opposant le souci de la « vérité » à l'autofiction à laquelle des contresens l'assimilent encore parfois, l'écrivaine initie dès lors une

forme renouvelée d'autosociobiographie (Charpentier, 2006).

Approfondissant cette démarche littéraire distinctive, fondée sur l'art de concilier les contraires, c'est un nouveau label en forme d'oxymoron, celui d'« autobiographie collective » ou « impersonnelle » qu'Annie Ernaux propose pour qualifier le projet narratif spécifique du récit publié en 2008, *Les années*, que nombre de commentateurs présentent déjà comme « l'œuvre de sa vie », son « chef-d'œuvre », voire son « testament ». Rompant assez largement avec les réceptions des précédents récits, la quasi-unanimité de l'éloge critique — lequel, une nouvelle fois sans doute désarçonné par la forme du texte, convoque pêle-mêle d'illustres quoique peu cohérentes filiations (de Beauvoir à Proust, en passant par Maupassant et Pérec, sans oublier Genêt, Leiris, Nizan, Pavese, Tchekhov ou Woolf...) — se conjugue à un succès public immédiat et pérenne (environ 115 000 exemplaires se sont vendus, après déjà six réimpressions).

Comme on a commencé à le souligner, la démarche d'écriture dont *Les années* constitue la quintessence apparaît en germe dans les deux « ethnotextes » antérieurs de l'écrivaine, où se déploie déjà ce double je(u) du « moi ». Par « récit transpersonnel », elle entend dès lors « une forme « impersonnelle », à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l'autre » qu'une parole de « moi » » (Ernaux, 1993b, 218). Estimant ainsi dès 1989 que « le « je » ne serait pas tant le dépositaire d'une individualité, d'une vision particulière, mais tout au contraire celui d'une expérience sinon générale, au moins partagée en commun par un grand nombre de personnes » (Ernaux, 1989, 211), elle reprecise les enjeux de son projet à l'occasion de la parution de *Journal du dehors* : « Le « je » que j'emploie est une sorte de lieu traversé par des expériences très peu particulières, banales même [...]. Ce n'est pas un « je » intérieur, introspectif, plutôt un « je » miroir, passé au crible de l'analyse socio-historique. [...] Je cherche à mettre au jour certains phénomènes sociaux qui ne me sont pas propres » (Ernaux, 1994, 64).

Dans une telle écriture, le « je » est dédoublé, à la fois elle et une autre (Boehringer). Le cas individuel se dilue dans le collectif. Dans le premier « ethnotexte », l'indécision définitoire, marquée par la présence/absence de la narratrice, apparaît ainsi fortement structurante, comme en témoigne cet extrait d'entretien, réalisé en avril 2004 au domicile de l'écrivaine : « Ce *Journal* est une tentative de dire l'extériorité pour exprimer l'intériorité. C'est un journal intime extérieur. [...] Ce *Journal du dehors* peut être considéré comme une nouvelle forme d'écriture intime ». De fait, tout comme la notion de « récit transpersonnel », celle de journal « extime » insiste sur le « mouvement qui conduit le sujet à « s'extimer » (pour reprendre le néologisme lacanien), autrement dit à se déporter à la limite extérieure de lui-même ; [c'est là] que l'intime affleure, paradoxalement, dans l'observation du monde, de l'autre [...]. C'est alors sur le mode de l'extime que se déclinent les péripéties de l'intime » ; car ce « mouvement d'extériorisation [...], se nourrissant du monde, dit quelque chose de soi » (Mura-Brunel, 1-2 et 4).

Dans *La vie extérieure*, la démarche mise en œuvre par Annie Ernaux se confirme : elle explique dans le descriptif de quatrième de couverture : « [...] dans les notations de cette vie extérieure, plus que dans un journal intime, se dessinent ma propre histoire et les figures de ma ressemblance. » Envisageant son écriture singulière comme une « transformation de ce qui appartient au vécu, au moi, en quelque chose existant tout à fait en dehors de ma personne [...], quelque chose de compréhensible, au sens le plus fort de la préhension par les autres », elle considère dès lors ses récits comme « des « explorations » où il s'agit moins de dire le « moi » ou de le « retrouver » que de le perdre dans une réalité plus vaste, une culture, une condition, une douleur... » (Ernaux, 2003, 36).

Le choix de la stratégie narrative apparaît crucial pour atteindre un tel objectif, qui devient de plus en plus saillant au fil de la trajectoire littéraire de l'auteure.

2. À la recherche de la forme perdue

Même si elle réaffirme de manière récurrente depuis vingt ans qu'elle souhaite rester délibérément « au-dessous de la littérature, [...] quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire » (Ernaux, 1988, 23), l'agrégée de lettres apparaît, on l'a vu, nettement investie dans les recherches formelles. Approfondissant – et publicisant – sa réflexion autour de sa quête perpétuelle de la forme « juste », Annie Ernaux met largement en scène la généalogie des *Années*, à l'occasion de divers entretiens que, fidèle à une pratique désormais bien rôdée, elle livre dans la presse à l'occasion de la parution de ce récit. Elle expose aussi les raisons qui l'amènent à abandonner une narration à la première personne du singulier.

2.1. (Auto)généalogie d'un « récit total »

L'écrivaine souligne de manière récurrente les hésitations formelles qui ont jalonné la conception de ce qu'elle qualifie de « récit total ». Régulièrement malmenée par une partie de la critique depuis la parution

du très controversé *Passion simple* en 1992 (Charpentier, 2007, 2004 et 1994), l'agrégée de lettres n'a ainsi de cesse, au moment de la publication des *Années*, d'attirer l'attention sur le procès minutieux de création. Exposant ses interrogations sur le dispositif énonciatif adéquat, elle multiplie les gages de la qualité du travail littéraire que son niveau d'exigence suppose. Comme tout auteur « de littérature » digne de ce nom, statut que lui ont longtemps contesté de nombreux critiques de manière de moins en moins euphémisée au fil des années 90, elle en met en scène la lente maturation, répétant à l'envi qu'issu d'un long cheminement littéraire et intellectuel, mais aussi d'une réflexion sociale et politique sur le rôle et la forme de l'écriture, elle porte ce projet depuis plus de deux décennies, et qu'il était présent à l'état latent alors qu'elle rédigeait ses ouvrages antérieurs. En témoigne l'entretien accordé à *Télérama* au moment de la sortie du livre :

« J'ai d'abord écrit par besoin de saisir la totalité de l'existence écoulee derrière moi, qui constitue une histoire de femme. [...] C'était dans la seconde moitié des années 80, j'avais 45 ans alors, deux fils adolescents, et le sentiment d'avoir vécu beaucoup de choses, d'avoir traversé des circonstances et des événements qui faisaient que ma vie, déjà, avait un caractère historique. [...] Il ne restait rien de « tangible » du monde que j'avais traversé, enregistré en moi, il fallait donc l'écrire. [...] Je désirais écrire cela, c'était en moi, mais se posait la question de la forme. Comment dire l'histoire d'une femme et l'histoire du monde autour d'elle, sans dissocier l'un de l'autre ? » (Ernaux, 2008d)

C'est dans le procès d'écriture que ces questions formelles vont progressivement se résoudre et les choix s'imposer : le premier, crucial, consiste en l'abandon de la première personne du singulier.

2.2. Entre auto-, homo- et hétérodiégèse

Dans *Les années*, pour « saisir cette durée qui constitue son passage sur la terre à une époque donnée, ce temps qui l'a traversée, ce monde qu'elle a enregistré rien qu'en vivant » (Ernaux, 2008a, 238), Annie Ernaux, après de multiples tâtonnements et hésitations, en est venue à radicaliser la logique d'écriture antérieure et ses modalités. Si dans les différentes chroniques ethnographiques de la vie ordinaire que l'écrivaine a produites par le passé, le « je » de la narratrice tendait déjà à se mettre en retrait, il va disparaître dans *Les années*. L'auteure décide en effet d'y remplacer le « je » de l'autobiographie traditionnelle par des pronoms de la troisième personne du singulier, qu'ils soient féminin (ce « elle » incarné par intermittence dans des clichés photographiques, et immédiatement situé dans un contexte historique, social et politique – cf. *infra*) ou indéfini (« on »), ou par le pronom de la première personne mais du pluriel cette fois, le collectif « nous », en vue de signifier le partage d'expériences par une génération, un genre (« les femmes ») ou un grand nombre de personnes (« les gens »). Elle oscille ainsi constamment entre auto-, homo- et hétérodiégèse.

Sauf à la fin de ce récit collectif couvrant plus d'un demi-siècle, Annie Ernaux n'apparaît en effet jamais directement dans les faits qu'elle rapporte en narratrice hétérodiégétique. Mais elle est indissociablement homodiégétique puisqu'elle est (omni)présente derrière ce « elle », son double, qui lui permet de trouver le ton et la distance « justes » pour évoquer la femme qu'elle a été et ne sera jamais plus. Elle n'est pas alors simple témoin des événements qu'elle relate, mais en est partie prenante, au même titre que d'autres, et apparaît donc aussi comme narratrice autodiégétique, même si elle semble perdre son individualité en se fondant dans le flot collectif de l'histoire, d'une génération (de femmes) du siècle qu'elle (se) raconte à l'imparfait, ce temps « dévorant le présent au fur et à mesure jusqu'à la dernière image d'une vie » (Ernaux, 2008a, 240).

« Ce que ce monde a imprimé en elle et ses contemporains », l'écrivaine va ainsi s'en servir « pour reconstituer un temps commun, [...] pour, en retrouvant la mémoire de la mémoire collective dans une mémoire individuelle, rendre la dimension vécue de l'Histoire » (Ernaux, 2008a, 239).

Pour y parvenir sans tomber dans l'écueil nostalgique, Annie Ernaux va, une nouvelle fois, faire usage de démarches et méthodes sociologiques, tant à travers le travail préparatoire en amont du texte que dans la structure syntaxique et la forme narrative du récit. Distinctif, ce dispositif littéraire hétérodoxe aboutit à la construction d'un pacte de lecture directif.

3. Usages littéraires stratégiques de la sociologie et construction d'un pacte de lecture directif

Les années s'ouvre sur un long préambule, suite d'instantanés fugaces plus ou moins triviaux, présentés sans ordre chronologique, sans majuscule ni point. Dépourvus de toute nostalgie, ils constatent la disparition d'un monde. Cette ouverture donne le ton général du récit, composé de fragments de phrases entendues commentant des événements ou des objets, mais aussi de sensations et d'images, immergés de la mémoire de l'écrivaine comme autant de « vestiges » spécifiques à une époque, puis raccordés de proche en proche à d'autres et, *in fine*, tendus comme des miroirs aux lecteurs. Ce *memento vitae* recourt d'emblée à la distanciation caractéristique du regard ethnologique, considérant **du dehors** ce « destin de femme » (Ernaux, 2008a, 158)

issue des classes dominées.

Entre littérature, sociologie et histoire, l'ouvrage apparaît ainsi littéralement « composite » : il réédifie dans leur contexte sociopolitique des événements passés — non sublimés — de la vie quotidienne de l'écrivaine, mais aussi et indissociablement de toute une génération. Refusant, comme pour ses récits antérieurs, tant l'écueil misérabiliste que la posture populiste, soucieuse aussi de ne pas céder à l'empoétisation jugée trop « romanesque » — et rejetée jusque dans le titre finalement retenu pour l'ouvrage¹ —, Annie Ernaux s'astreint à prendre appui sur des traces matérielles très hétérogènes et croise, imbrique ces fragments de réel intime et social, qui donnent au récit une double assise, à la fois documentaire et sensible.

3.1. Un (nouvel) usage de la photo... et des repas de famille : la fabrique de marqueurs sociologiques décanaux

Premier fil rouge des *Années*, sont d'abord mises en scène douze photographies personnelles, situées et datées au dos, soigneusement choisies, instantanés représentant l'auteure à différents âges de sa vie, dans la marche du temps qui passe. Contrairement à l'option retenue avec son compagnon Marc Marie en 2005 pour la co-rédaction de l'ouvrage *L'usage de la photo*, Annie Ernaux a décidé de seulement les décrire, sans les reproduire : au lecteur d'y substituer éventuellement les siennes, à condition toutefois de ne pas « sortir du texte »... L'écrivaine justifie ce choix stratégique au regard du pacte de lecture directif, misant sur l'identification projective, qu'elle souhaitait instaurer, témoignant ainsi une nouvelle fois de la réflexion constante suscitée par la forme du récit :

« L'aventure du livre aurait été différente avec la reproduction des photos, parce que la lecture du texte en aurait été changée fondamentalement. Il y a une primauté de l'image sur les mots, de l'image réelle sur celle qui se forme dans la tête quand on lit. [...] Je connais, j'éprouve, le pouvoir d'aspiration des photos, leur troublant effet de réel. Et le lecteur aurait fait un va-et-vient entre la photo et la description que j'en donne, dans une sorte de travail de vérification qui l'aurait sorti du texte, du glissement du temps. C'est l'histoire et l'évolution de l'individu Ernaux, constitué alors en personnage, qui se seraient imposées, tout le contraire du projet des *Années*. Jusqu'ici, aucun lecteur n'a regretté l'absence de mes photos, plusieurs m'ont dit qu'en lisant, ils "voyaient" les leurs... » (Ernaux, 2008e).

Évitant le brouillage sociographique qu'ils auraient pu induire s'ils avaient été reproduits, ces marqueurs (absents) d'une époque, qui représentent « les formes corporelles et les positions sociales successives » (Ernaux, 2008a, 240) d'Annie Ernaux, fonctionnent ici surtout comme autant de portes ouvertes sur la mémoire individuelle de l'écrivaine — à la manière du tableau de Dorothea Tanning, *Anniversaire*, évoqué dans le texte — ou, comme elle le dit, d'« arrêts sur mémoire » (Ernaux, 2008a, 240), qui renvoient immédiatement aussi à celle du lecteur. Ces photographies de cette « autre «elle» » qu'elle n'est (et ne sera jamais) plus ponctuent l'avancement chronologique de la remémoration, tout en caractérisant socialement les époques traversées. Pour contrer toute velléité d'empoétiser les souvenirs, les événements sont à chaque fois recomposés subjectivement, non pas du point de vue de la femme mûre qu'Annie Ernaux est devenue, mais au contraire de celui, socialement situé, qui était alors le sien au moment de la prise des clichés. C'est donc à partir d'objets qui produisent du paradoxe que ce texte est initialement construit : d'anciennes photographies du sujet en train de s'écrire et qui, d'un même mouvement, en posent la présence passée et l'absence actuelle et future.

Dans la même logique, qui cherche à réintégrer fugitivement toutes les formes de celle qu'elle a été, l'auteure s'appuie sur les transformations affectant les rituels repas de famille dominicaux, autres marqueurs décanaux qui scandent tout le récit, de ceux auxquels elle a assisté enfant à ceux qu'elle organise dorénavant en tant que grand-mère, pour rendre palpable l'évolution de la société française depuis la deuxième guerre mondiale. Dans l'évolution des menus, celle des manières de table ou des conversations qui s'y nouent se dessine en effet une traversée du temps, qui n'est pas sans rappeler celle réalisée par Ettore Scola dans *Le bal*, film référence de l'écrivaine.

3.2. Des archives à « reconstituer le temps »

Sont également convoqués, plus habituels sous la plume d'Annie Ernaux depuis les années 90, divers documents d'archives publiques ou privées, des souvenirs à la fois personnels et collectifs exposés comme des clichés, des choses vues et entendues dans la rue, à la télévision ou à la radio ; sont encore consignés des

¹ « J'ai longtemps tourné autour du titre. [...] J'hésitais, j'ai pensé aux *Jours du monde*, trop elliptique, puis à *La lumière des années*, ou *La lumière des dimanches*, mais c'était trop poétique. Puis, d'un seul coup, j'ai simplifié », explique ainsi l'écrivaine (Annie ERNAUX, « Entretien avec Christine Ferniot », *Lire*, 84-89).

modes vestimentaires, des slogans publicitaires, des titres de films et de livres marquants, des chansons en vogue, des expressions populaires, jusqu'aux odeurs ressuscitées... qui viennent tous rappeler, à la manière d'un kaléidoscope d'entomologiste, « l'air du temps » d'une époque.

Enfin, l'écrivaine s'appuie sur son journal intime², ainsi que sur des milliers de notes sociohistoriques accumulées depuis une trentaine d'années. Explicitant la fonction et les usages de cette dernière source, qui a très largement contribué à l'élaboration des *Années*, Annie Ernaux évoque aussi en creux l'hésitation générique qui a présidé à son utilisation :

« Les notes [...], j'en ai partout chez moi, je croule sous les dossiers. Ce sont ces notes qui me permettent d'entrer dans une œuvre concertée. [On y trouve] des choses impersonnelles sur l'état de la société, les changements extérieurs. J'ai beaucoup de mémoire mais, souvent, les souvenirs me reviennent en lisant, en écrivant. Fréquemment, ce sont ces notations, ces images, qui m'ont permis de construire mon livre. Par exemple : une image de mon opération des amygdales à cinq ans, je revois l'hôpital, les enfants. J'entends les garçons et les filles qui parlent puis sont tous en train de pleurer. Pourtant, ce souvenir-là, en tant que souvenir personnel, ne m'intéresse pas. Ce que je veux, c'est trouver une entrée, une conscience dilatée dans l'époque et me rappeler ainsi beaucoup d'autres choses qui vont s'accumuler, s'intégrer. [...] Les mots entendus, les images vues, c'est mon moyen de reconstituer le temps, de retrouver des images qui ne sont pas seulement les miennes mais qui replongent dans une époque. [...] C'était ma façon d'écrire, de me souvenir, sans faire une introspection. [...] Cependant, savez-vous quel était le titre du dossier où étaient contenues toutes mes notes sur ce livre depuis vingt ans ? «Somme romanesque» ! Car, au début, je pensais qu'il s'agirait d'un roman. Mais, une fois encore, ce n'est pas un roman, puisque tout y est exact » (Ernaux, 2008b, 84-89).

À travers l'usage de telles archives, le récit revendique les méthodes de l'historien et du sociologue, mais recourt à la rhétorique littéraire de l'écrivain pour réélaborer les sources, construisant non seulement un sens mais aussi une littéarité.

3.3. « Ethnologue de soi-même » et des autres dans le siècle...

L'affirmation d'une posture littéraire distinctive

Les années commence avec le récit des origines, la seconde guerre, le rationnement et la rareté de tout, qui façonnent l'enfance de la fillette. Elle devient une adolescente frustrée au « corps poisseux » qui imagine l'amour mais craint de tomber enceinte, puis une étudiante qui assiste à la naissance de la V^e République, avant de découvrir les images déréalisées des guerres coloniales. L'enseignante mariée bourgeoisement se mue en mère lasse, « femme gelée » qui vit « par procuration » les événements de mai 68 sans en saisir sur l'instant l'importance historique. Militant dès 1973 au sein du Mouvement pour la Liberté de l'Avortement et de la Contraception (MLAC), elle connaît les premières avancées de la « condition féminine », mais aussi la fin des Trente Glorieuses et l'entrée dans la récession économique. C'est une femme mûre, bientôt divorcée, qui se réjouit de l'alternance de 1981, porteuse d'espoirs de renouveau politique, promptement déçus. Les années 80 et 90, marquées par la diffusion de nouveaux biens de consommation et de communication, le culte de l'individu, de l'entreprise et de l'argent, le sida, le recul du féminisme et le retour de la droite au pouvoir, sont décrites — en accéléré — comme celles du désenchantement, de la précarité et de la déréalisation du langage. Les événements politiques et sociaux des six dernières décennies servent ainsi de toile de fond à une peinture des transformations sociétales autour de dates charnières, les mois de mai 1968, 1981 et 2002.

Au fil des 242 pages du récit, Annie Ernaux opère ainsi une sélection et un cadrage de faits précis, emblématiques ou dérisoires, d'événements de la « grande histoire » ou du quotidien, qui l'ont frappée, émue ou indignée tout au long de son existence, qui se sont inscrits dans sa mémoire comme autant de traces de la vie qui a été la sienne mais pas seulement, ou de signes de l'époque qu'elle a traversée, et qu'elle a retenus, parfois comme malgré elle.

L'écrivaine n'évoque sa vie privée que dans la mesure où cette dernière rejoint celle de ses contemporains :

² Parallèlement à un « journal d'écriture » entamé beaucoup plus tardivement, en 1982, Annie Ernaux tient en effet depuis l'âge de seize ans un journal intime, rédigé « sans visée littéraire particulière », sans « souci de forme ni d'astreinte à la régularité » et sans « trop "prévoir" un lecteur » (Annie ERNAUX, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannot*, 22-23). Au moment de la parution des *Années*, dont la rédaction a été notamment appuyée sur cette source, l'écrivaine précise : « Le journal intime est un déversoir, un matériau brut. J'y confie des moments forts, il ne s'agit pas d'une tâche quotidienne. Il peut se passer de longues périodes sans que j'y note quelque chose et je ne le corrige pas » (Annie Ernaux, « Entretien avec Christine Ferniot », *Lire*, 84-89).

avorter clandestinement à vingt ans, divorcer, enseigner en élevant seule deux fils, prendre un amant plus jeune, voir sa mère mourir de la maladie d'Alzheimer, s'occuper de sa petite-fille, avoir un cancer du sein... Son quotidien ne prend sens que resitué dans l'Histoire.

Le pacte de lecture distinctif est explicite, qui marque sa différence littéraire, la voie(x) nouvelle qu'elle propose :

« Ce ne sera pas un travail de remémoration, tel qu'on l'entend généralement, visant à la mise en récit d'une vie, à une explication de soi. Elle [l'écrivaine] ne regardera en elle-même que pour y retrouver le monde, la mémoire et l'imaginaire des jours passés du monde, saisir le changement des idées, des croyances et de la sensibilité [...] » (Ernaux, 2008a, 239).

Journal du monde « du dehors » donc, qui ne fait guère de place à l'introspection ou à la quête identitaire, *Les années* peut aussi néanmoins se lire comme un journal « du dedans ». Car si les éléments disparates de la réalité sociale évoqués sur une soixantaine d'années prennent une cohérence, c'est précisément parce que l'observatrice les fonde dans son propre univers intérieur ; épisodes domestiques, moments clefs du monde intime et événements politiques ou sociaux de l'univers du dehors et du temps de l'histoire fusionnent par touches successives. À la fois « récit familial et récit social, c'est un tout », estime Annie Ernaux dans le texte même (Ernaux, 2008a, 28).

« Autobiographie impersonnelle » (Ernaux, 2008a, 240) et « collective » à la troisième personne, **à la croisée de l'expérience historique et de l'expérience individuelle**, ce récit sur le temps et la mémoire veut ainsi atteindre ce que l'écrivaine appelle « *la valeur collective du «je» autobiographique* » : il s'agit donc de parler de soi pour offrir aux autres le miroir où se reconnaître, de se servir de sa subjectivité pour « *penser et sentir dans les autres* », et finalement de composer « *une autobiographie qui se confonde avec la vie du lecteur* » (Ernaux, 2008d). Le projet suggère bien l'idée que grâce au procès de lecture, qui va solliciter, dans le même mouvement, la mémoire, les souvenirs personnels de plusieurs générations de lecteurs différemment situés dans l'espace social, et/ou les réminiscences transmises par leurs proches plus âgés, le passé singulier de l'auteure devienne collectif et se transmette. C'est ce souhait (et ce résultat si l'on en croit les courriers de lecteurs qu'elle a reçus) qu'Annie Ernaux expose en entretien :

« Nous sommes faits d'un temps commun, d'une époque, d'un même contexte historique et de ses représentations. Mais nous ne sommes pas faits du même contexte social. La première mémoire des *Années* s'ancre dans un milieu populaire d'origine paysanne, à travers l'éducation, les récits des parents, etc., mais au milieu d'un contexte plus général marqué par la publicité, l'apparition de nouveaux objets, par ce que l'on entend à la radio, le bruit de fond. Cette rumeur de l'époque, on l'enregistre inconsciemment en soi à tout moment et c'est ce qui nous lie tous, toutes générations confondues, dans le présent. [...] Pour les plus de cinquante ans, ce livre a opéré une réaction presque fusionnelle : ils ont eu envie de le donner à leurs enfants et petits-enfants, parce qu'ils ont l'impression qu'il y a un arrêt de la transmission entre générations, dans la vie de tous les jours. Je pense que c'est en partie vrai : il y a moins de transmission de la mémoire vécue, depuis une vingtaine d'années. Les plus jeunes disent que *Les années* rend brusquement réel le passé de leurs parents, qui restait pour eux sans consistance » (Ernaux, 2008f).

Cette prétention de « s'arracher au piège de l'individuel » (Ernaux, 1984, 25) en devenant « l'ethnologue de soi-même » (Ernaux, 1997, 38) et des autres, suggérée dans un pacte de lecture directif depuis *La place*, a incité l'écrivaine, lectrice assidue de travaux sociologiques depuis les années 1970, à construire progressivement sur près de vingt-cinq ans une posture que l'on pourrait qualifier de « singularisation dans la désingularisation », visant à dévoiler la vérité « objective » d'une condition générale, au-delà de la particularité des « cas » personnels. « J'ai toujours pensé que le moi se saisissait dans le monde extérieur », affirme-t-elle dans *Télérama* en 2008 (Ernaux, 2008d). C'est ainsi qu'elle se cherche, se « retrouve » (et, au final, « se perd ») par bribes, elle, son passé, sa propre histoire et celle des « siens », « dans une réalité plus vaste, une culture, une condition » (Ernaux, 2003, 36). « Contiguïté et continuité mêlées », notera justement un critique (Dézert), contingence aussi, pourrait-on sans doute ajouter...

Affirmant un regard sociologique, certes hétérodoxe mais aussi novateur en littérature, la posture singulière d'Annie Ernaux peut aussi s'analyser plus stratégiquement³ comme permettant *in fine* de construire une position distinctive dans le champ littéraire.

³ Il n'est pas inutile de préciser ici avec Jérôme MEIZOZ que dans la théorie du champ littéraire proposée par Pierre BOURDIEU, « la notion de "stratégie" [...] ne suppose pas [...] une conception finaliste selon laquelle chaque écrivain lutterait consciemment pour son profit littéraire, sur le modèle implicite de l'*homo oeconomicus* » (Jérôme MEIZOZ, *L'œil sociologue et la littérature*, 37 note 1).

Bibliographie

- BOEHRINGER, Monika. 2000. « Paroles d'autrui, paroles de soi. *Journal du dehors* d'Annie Ernaux », *Études françaises*, n° 36, p. 131-148.
- CHARPENTIER, Isabelle. 2004. « Anamorphoses des réceptions critiques d'Annie Ernaux. Ambivalences et malentendus d'appropriation », in THUMEREL, Fabrice (dir.). *Annie Ernaux. Une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université/SODIS, p. 225-242.
- CHARPENTIER, Isabelle. 2007. « Des passions critiques pas si simples... Réceptions critiques de *Passion simple* d'Annie Ernaux », in DOR, Juliette et Marie-Élizabeth HENNEAU (dir.). *Femmes et livres*, Paris, L'Harmattan, coll. « Des idées & des femmes », p. 231-242.
- CHARPENTIER, Isabelle. 2011. « Les "ethnotextes" d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire », in BAJOMÉE, Danielle et Juliette DOR (dir.). *Annie Ernaux. Se perdre dans l'écriture de soi*, Paris, Klincksieck, coll. « Circare », p. 77-101.
- CHARPENTIER, Isabelle. 3^e trim. 1994. « De corps à corps. Réceptions croisées d'Annie Ernaux », *Politix*, n° 27, p. 45-75.
- CHARPENTIER, Isabelle. Septembre 2006. « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire". L'œuvre autosociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *Contextes. Revue de sociologie de la littérature*, n° 1. Consulté le 7.04.2014 <<http://contextes.revues.org>>
- CHARPENTIER, Isabelle. *Une Intellectuelle déplacée. Enjeux et usages sociaux et politiques de l'œuvre d'Annie Ernaux (1974-1998)*, 1999, Thèse de doctorat de science politique, Université de Picardie - Jules Verne, dir. PUDAL, Bernard.
- DÉZERT, André. 1993. « Le livre de mon bord », *Le journal de l'Orne*.
- ERNAUX, Annie et Marc MARIE. 2005. *L'usage de la photo*, Paris, Gallimard, 150 p.
- ERNAUX, Annie. 1984. *La place*, Paris, Gallimard, 113 p.
- ERNAUX, Annie. 1988. *Une femme*, Paris, Gallimard, 105 p.
- ERNAUX, Annie. 1989. « New french Fiction », *The Review of Contemporary Fiction*, n° 9, p. 211.
- ERNAUX, Annie. 1992. *Passion simple*, Paris, Gallimard, 76 p.
- ERNAUX, Annie. 1993. *Journal du dehors*, Paris, Gallimard, 106 p.
- ERNAUX, Annie. 1993a. « Entretien avec Karim Azouaou », *Page des libraires*, n° 1, p. 19-22.
- ERNAUX, Annie. 1993b. « Vers un "je" transpersonnel », in DOUBROVSKY, Serge et al. *Cahiers RITM. Autofictions & Cie*, n° 6, p. 218-222.
- ERNAUX, Annie. 1994. « Entretien avec Brigitte Aubonnet », *Encres vagabondes*, n° 1, p. 64.
- ERNAUX, Annie. 1997. *La honte*, Paris, Gallimard, 132 p.
- ERNAUX, Annie. 2000. *La vie extérieure*, Paris, Gallimard, 130 p.
- ERNAUX, Annie. 2003. *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannot*, Paris, Stock, 155 p.
- ERNAUX, Annie. 2007. « États critiques / écrits critiques. Entretien avec Fabrice Thumerel ». Consulté le 4.04.2014. <www.libr-critique.com>
- ERNAUX, Annie. 2008a. *Les années*, Paris, Gallimard, 256 p.
- ERNAUX, Annie. 2008b. « Entretien avec Christine Ferniot », *Lire*, p. 84-89.
- ERNAUX, Annie. 2008c. « Entretien avec Grégoire Leménager ». Consulté le 4.04.2014. <<http://www.bibliobs.com>>
- ERNAUX, Annie. 2008d. « Rencontre avec Annie Ernaux, écrivain de la mémoire offerte. Entretien avec Nathalie Crom », *Télérama*, n° 3031.
- ERNAUX, Annie. 2008e. « Entretien avec Marie-Laure Delorme », *Médiapart*. Consulté le 4.04.2014. <<http://www.mediapart.fr/node/9969>>
- ERNAUX, Annie. 2008f. « Entretien avec Serge Cannasse », *Panorama du médecin*, n° 5102.

LEPENIES, Wolf. 1991. *Les trois cultures. Entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 408 p.

MEIZOZ, Jérôme. 2004. *L'œil sociologue et la littérature*, Genève, Slatkine Érudition, 244 p.

MURA-BRUNEL, Aline. 2005. « Les ruses de l'intime », p. 1-4. Consulté le 4.04.2014. <<http://pierre.campion2.free.fr>>